



LA MORT DE CHÉNIER (*)

A l'hon. Dr D. Marcil, C. L.

I

On entendait l'écho des joyeux chants de fête.
Las de souffrir, le peuple enfin leva la tête
Et, regardant le ciel avec la fermeté
Que donne l'innocence à tout persécuté,
Il tira du fourreau les éclairs de son glaive.

Le peuple le plus doux se réveille et se lève
Comme un vent de tempête après qu'il a souffert.
Il se reprend alors, lui qui s'était offert :
A ses nouveaux destins il court libre d'entraves.
Les lâches sous le nombre écrasent les plus braves
Quelquefois. Il le sait ; mais il meurt sans regret.
L'œil du Seigneur voit bien l'holocauste secret.

On entendait l'éclat de rire de nos maîtres.
Ils savaient que partout chaque cause a ses traîtres :
Des peu eux, des vendus qui désertent leur rang
Et oseraient payer cher, d'une goutte de sang,
Un droit sacré. Qu'ils soient flétris dans leur bassesse
Car c'est par eux qu'un peuple ou périt ou s'abaisse !

II

On était écrasé. Saint-Charles et Saint-Denis,
Penchés sur des tombeaux, pleuraient leurs morts bénis
La force triomphait partout. Sous le ciel morne,
Etendards déployés, venait le vieux Colborne.
Les traîtres à l'honneur, les repus, les vautours
Couraient grossir ses rangs à l'appel des tambours :
Et, par les champs glacés, comme une sombre tache,
Le bataillon maudit entraînait dans Saint-Eustache.

Chénier veillait. Et sur l'église et le couvent,
Le drapeau tricolore ouvrait ses plis au vent,
Comme un livre mystique ouvre ses pages saintes.
Les femmes qui priaient dans ces calmes enceintes
Au premier cri de guerre, en pleurant, avaient fui.
Chénier était entré, ses soldats avec lui :
Et tous ces laboureurs, l'orgueil de notre histoire,
Attendaient, souriants, la mort ou la victoire.

Comme un serpent s'enroule autour d'un fier rameau,
Le bataillon anglais entourait le hameau.
Sur le chemin désert la foule accoutumée
Déjà ne passait plus. Et la blanche fumée
Au caprice du vent ne fit plus vers les cieus
Des âtres nus monter ses orbes gracieux.
Quelque chose ébranla la terre tout entière.
Dans le bourg tout gémit, excepté l'âme altière
Des héros qui luttèrent pour notre liberté....
Le prêtre s'éloigna, l'autel fut déserté
Le prêtre s'en allait, redoutant les scandales
S'il se fut mis, alors, à genoux sur les dalles
Du temple menacé par les boulets hideux,
Pour bénir ses enfants ou mourir auprès d'eux.

III

On entendait rugir l'ardente sonnerie,
Crépiter les fureurs de la mousqueterie.
On voyait des éclairs aveuglants et pourprés
Glisser sinistrement sur la neige des prés.
Les boulets déchiraient le toit et la muraille.
L'église était changée en fort, et la mitraille
Commençait à pleuvoir par les chassais béants.
C'était un beau combat, un combat de géants.

Parmi les assiégés plusieurs n'avaient point d'armes.
Ils s'en plaignaient. Chénier, touché de leurs alarmes,
Parut quelques instants éprouver des remords ;
Mais soudain :

— Vous prendrez les armes de nos morts !

(*) N. E.—Nous le répétons encore ici, nos correspondants gardent toute la responsabilité de leurs écrits, si-gnés.

Tu n'étais pas, Chénier, de ces citoyens lâches
Qui n'osent accomplir les périlleuses tâches
Et cachent leur frayeur sous le prétexte vain
Que tout pouvoir terrestre est un reflet divin ;

Qu'il faut s'agenouiller et souffrir en silence,
Quand le droit profané se change en violence !
Non, non ! tu n'étais pas de ces faux raisonneurs
Qui prêchent l'héroïsme, aspirent aux honneurs,
Et s'endorment en paix à l'abri d'un précepte
Quand le danger s'avance !

Hélas ! le peuple inepte
Qui de ses droits sacrés fait un jour l'abandon ;
Le peuple qui toujours répond par le pardon
Aux outrages nouveaux des éternelles haines,
Perd le sens de l'honneur et se forge des chaînes :
L'on n'a plus de respect pour son sceptre avili ;
Il descend promptement au gouffre de l'oubli ;
De ses soldats tombés nul ne garde mémoire,
Et son drapeau muet ne chante aucune gloire.

IV

Poussés par l'égoïsme ou l'espoir du succès,
Quelques enfants du sol, des Canadiens-Français,
Marchaient au premier rang de l'armée ennemie.
Ils applaudissaient quand la mitraille, vomie
Par les mortiers nombreux, braqués de toute part,
Tuait un patriote ou trouait son rempart.

Les nôtres ripostaient hardiment. Leur défense
Était aux yeux des grands une damnable offense,
Et l'anathème osait descendre sur leur front.
Les vieux troupiers rageaient. Ils pressentaient l'affront
D'un vain engagement, d'un échec ridicule.
Et voilà qu'en effet le bataillon recule :
Coursiers, drapeaux, canons, soldats, tout est chaos,
Tout fuit devant le feu de nos jeunes héros !

Quel espoir dans ton cœur, quel espoir et quel doute,
O Chénier ! à l'aspect de l'étrange déroute !
A ton cri de triomphe, à ton joyeux transport,
Tes compagnons tués sourient dans la mort !
Un rayon de soleil, comme un glaive dans l'ombre,
De l'aurore au couchant traversa le ciel sombre,
Et tu crus un moment que le droit l'emportait.

Mais Colborne, étonné, rappelait, exhortait
En brandissant le fer et l'outrage à la bouche,
Ses grenadiers en fuite. Et bientôt plus farouche
Qu'un troupeau de bisons traqués par des chasseurs,
Le bataillon rompu des cruels agresseurs
S'arrête et se reforme. Il a fait volte face.
L'élan est formidable. Il veut punir l'audace
De tous ces jeunes preux là bas agenouillés
Qui pressent sur leurs cœurs leurs vieux mousquets rouillés,

Avec un bruit de grêle, un éclat de cymbales,
Les grands châssis broyés s'émettent sous les balles.
Et sur la route il court, du portique à l'autel,
Un souffle étrange, un souffle ardent, un souffle tel
Que l'on croirait ouïr le vol de tous les anges.
Et des soupirs amers et des sanglots étranges
Des tombeaux enfouis sous les dalles de bois
Semblent monter. Ce sont alors, toutes ces voix
Avec l'airain qui vibre au milieu de l'espace,
Comme les voix des nids quand l'aigle cruel passe.

Et l'aigle, il était là. Non, c'était le vautour
Qui venait d'arrêter son vol sur l'humble tour,
Et le temple, ce nid du bon Dieu sur la terre,
Allait être meurtri sans pitié dans sa serre !
C'était là ta revanche, ô vieil orgueil saxon,
Et le frisson de joie après l'âpre frisson.

Et tes enfants tombaient, ô ma pauvre patrie !
Ils tombaient, tes enfants, comme l'herbe flétrie
Sous l'acier du faucheur, aux jours arides d'août.
Ils n'étaient pas vaincus, ils mouraient, c'était tout.
Lâches, n'appellez point cette mort : insensée,
Leur corps est à la tombe, au monde est leur pensée !

Et, dans leur sang, bientôt, en cet immortel lieu,
La douce liberté qu'ils demandent à Dieu
Va germer. ! Puis enfin, cette docile horde,
La horde des peureux qui vantent la concorde
Et pensent que pour voir la vertu s'affermir,
Il faut briser le glaive ou le laisser dormir,
Contre son gré, saura que ses grandeurs futures
De ceux-là qu'elle dit des chercheurs d'aventures

Auront été l'ouvrage. Oui, de ceux-là surtout.
Mais au citoyen pur qui sait rester debout
Parmi ceux qui sont là, dans la poussière immonde,
Il importe assez peu le jugement du monde.

V

Au bruit de la mitraille, aux clameurs des boulets
S'ajoutent tout à coup de menaçants reflets.
C'est l'incendie. Horrible et douloureux spectacle !
La voûte où court le feu sur le saint tabernacle
Et sur les défenseurs de nos champs opprimés,
Laisse tomber déjà cent tisons enflammés.
Mais rien ne ralentit pourtant l'ardeur des nôtres.

Chénier voit le danger. Il va des uns aux autres,
Plein d'une audace extrême ou d'un dernier espoir,
Pour les encourager à faire leur devoir
Jusqu'à la mort.

Malgré le fer qui les refoule,
Il leur faut s'échapper du temple qui s'écroule,
Mettre l'épée au poing et, comme un tourbillon,
Se frayer une route au cœur du bataillon.

— Suivez-moi, mes amis ! clame le patriote.

Il s'élance aussitôt. Mais un iscarote,
Un de ces êtres vils que l'or trouve soumis,
Se tenait au milieu des soldats ennemis,
Guettant, d'un œil pervers, sa glorieuse proie.
Il voit Chénier qui sort, court, attaque et foudroie,
Sublime en sa fureur, tout ce qui s'offre à lui ;
Il épaule son arme. Un vif éclair à lui
Et le héros s'affaisse avec ce cri suprême :

— Vive la Patrie !

Or, luttant toujours quand même,
Il se dresse à moitié sur le sol qu'il rougit,
Et ne veut pas se rendre. Alors l'autre rugit,
Bondit à ses côtés, le renverse et l'assomme.
Mais ce n'est pas assez encore pour cet homme ;
Il lui fouille le sein, en arrache le cœur,
Et le montre sanglant au barbare vainqueur ! !

On entendit dans l'air une plainte étouffée.
Quelques gouttes de sang tombèrent du trophée,
Comme des pleurs de feu, sur le sol dur et froid.
Et l'on dit qu'aussitôt, en ce sinistre endroit,
Il parut une fleur à l'ardente corolle.
O vous qui m'écoutez, retenez ma parole :
Cette fleur qui surgit alors avec fierté
Dans le sang du martyr, c'était la LIBERTÉ !

ENVOI

A toi, mon vieil ami, dont la voix solennelle
Sonne au fond de nos cœurs comme un chant de combats,
A toi qui sais flétrir l'attente criminelle,
Et qui rouvre ton aile
Au dessus des troupes qui rampent ici-bas,

J'offre ces vers. Chénier, le plus vaillant des nôtres,
Chénier restera toujours. Gloire aux brigands
Qui donnent leur pensée et leur sang pour les autres !
Ils sont de saints apôtres
Et le ciel les bénit malgré les arrogants.

Ton front pur, ô Chénier, porte un double baptême,
Et ta cendre est au vent ! Que sert de bien mourir ?
Que de lâches, grand Dieu ! dans ce pays qui t'aime,
L'implacable anathème,
Depuis un demi-siècle, a fait naître et fleurir !

On veut donc que toujours le peuple se courbe, aise
De compter le dernier dans le dernier des rangs !
Le sceptre devient fouet, n'importe, qu'on le baise....
Béni le joug qui pèse !
Et béni le petit que dévorent les grands !

Camille D'Alay